

Je ne me rappelle plus exactement l'âge auquel j'atteins lorsque j'entre, sans le publier, en dissidence, six ans, trois, huit mois ? Une chose est sûre. Je cesse de tenir compte de ce qui se dit ou ne l'est pas et devrait l'être autour de moi pour conformer mes vues, mes jugements à ce qui me semble effectivement exister et que, pour une raison mystérieuse, on s'ingénie à ignorer. Ce restera jusqu'au bout une préoccupation de tous les instants que de concilier ce qui se passe et ce qu'on ne peut pas ne pas en penser.

Ce n'est qu'avec le temps, le recul, au passé, que nous apparaît la physionomie éphémère d'une époque et que la possibilité nous est donnée, peut-être, de comprendre à quoi elle la devait. Ce qui se tenait obstinément dans l'ombre et qu'on n'a pu en tirer, on a confié le soin de le porter au jour à celui qu'on serait, plus tard. On a supposé qu'il verrait moins mal, ayant duré plus longtemps.

La question qui se pose touche, au-delà des innombrables espèces sous lesquelles elle se manifeste, à la réalité même, pas moins. Que celle-ci soit, c'est l'évidence. Mais quoi ? C'est là que mon sentiment diverge d'avec celui des adultes lorsqu'ils l'expriment ou agissent d'une façon que je ne saurais approuver. Les rebuffades auxquelles je m'expose, de plus en plus rarement, parce que je me garde bientôt de livrer ma petite idée, ces rebuffades, quoique je les aie jugées aussi infondées que tout le reste, ne m'en affectent pas moins. Je n'oublie pas que j'ai trois ans, six et que mes contradicteurs sont adultes. Ils ont eu le loisir nécessaire pour envisager le mystère, le dissiper, ce que feraient accroire leur ton rassis, leurs agissements décidés. Mais je persiste à voir, à croire qu'ils n'ont rien fait du tout. Une part importante de la chose leur échappe quand ce n'est pas sa totalité et, réciproquement, ils font cas d'autres choses qui, à mes yeux, n'en valent pas la peine, ne sont pas.

Bref, j'ai beau tenir en piètre estime leur version des faits ou de ce qui en tient lieu, à cette heure, en ce lieu, je suis affecté, forcément, par les réflexions que m'attirent mes

réflexions et me demande, tôt, très sérieusement si je n'aurais pas l'esprit dérangé, auquel cas rien n'aura jamais de sens ni ne vaut la peine.

Ni les adultes ni moi n'avions l'esprit de travers. Ils étaient d'avant, plus ou moins, moi de maintenant. Dans le bref intervalle qui nous séparait, il s'était produit un certain nombre de choses qu'ils ne pouvaient pas voir – l'adulte, étymologiquement, *ad ultima*, est un être fini – tandis qu'elles sautaient aux yeux tout neufs, encore, que je portais sur elles. Au désaccord de fond que j'avais avec eux s'ajoutait, comme si ce n'était pas assez, une difficulté supplémentaire. C'est que le réel autre qui infiltrait ce qui passait pour tel avait le caractère discret, douteux des commencements. C'étaient un détail, un mot, une impression fugace qu'on peut ignorer quand on a un certain âge, des milliers de mots, des habitudes et des certitudes. Mais lorsqu'on débute, ces signes fugaces, incertains peuvent faire jeu égal avec le langage usuel, le passé, la réalité.

Pour prendre la mesure de ce qui nous arrivait ou, pour le coup, ne nous arrivait pas, il aurait fallu partir à sa rencontre, mener une existence

itinérante, menacée, comme l'avaient fait ceux – j'y reviendrai – qui avaient reconnu le sens du présent. Comment s'aviser de notre isolement, de notre éloignement quand le monde finissait aux frontières du canton et que celui-ci répétait le même pauvre tableautin de collines et de combes, de landes de bruyère et de taillis de châtaignier ? La roche affleurait sous le sol mince, acide, léger, infertile des « moins bonnes terres » de l'économie politique, celles qui ne dégagent aucun surplus, heureux lorsqu'elles suffisent aux besoins primaires de leurs occupants. C'est pourquoi on n'avait pu financer les services des penseurs qui auraient tiré au clair le mystère premier, foncier, des poètes, des artistes qui enrichissent, embellissent nos vies.

Une chose, toutefois, est acquise. Ce sont les livres, la clarté qui n'est que d'eux, alors, qu'ils sont susceptibles de répandre sur nos jours. Il existait une bibliothèque publique, dans ma sous-préfecture, et j'y aurai passé le meilleur du temps que je ne perdais pas avec les adultes, de six ans, que mon père m'y a inscrit, à dix-sept, que je suis parti. Naturellement, elle ne pouvait pas ne pas se ressentir du


contexte isolé, retardataire dont toute chose portait le sceau. Elle était installée à l'étage d'un hôtel Renaissance resté en l'état depuis le roi François. Des mascarons grimaçants, dans les angles de l'immense cage d'escalier aux marches creusées par l'usure, vous regardaient passer. Une étroite porte peinte en gris artillerie donnait sur une première pièce, très vaste, très haute de plafond, aux solives rapprochées, noircies. Les murs de grès bistre avaient un mètre d'épaisseur. Ils étaient percés de fenêtres au vitrage croisillonné de plomb et la lumière semblait âgée, elle aussi. Les volumes étagés du plancher au plafond, comme les murs, l'air qu'on respirait, étaient d'un temps très ancien. Le papier avait pris la teinte sépia de la pierre et ils exhalaient, lorsqu'on les ouvrait, une odeur âcre, sèche, funèbre dont je n'ai pas compris, d'abord, l'avertissement : ils étaient morts. En quoi ils ratifiaient le décalage entre la réalité communément admise et l'idée différente que je m'en faisais.

Ils souffraient d'un défaut supplémentaire. Ils renvoyaient non seulement à des âges antérieurs mais, toujours, au monde extérieur. Je n'avais jamais mis les pieds dans les endroits

qu'ils évoquaient, croisé de gens pareils à ceux dont ils étaient peuplés. De sorte que la question s'est immédiatement posée de savoir quel crédit on pouvait leur accorder. Est-ce qu'ils étaient gagés sur des lieux réels, des êtres de chair et de sang ou est-ce que ces derniers n'avaient jamais existé que dans l'imagination d'écrivains que je ne pouvais m'imaginer qu'emperuqués, corsetés de gilets de brocart, enfoncés dans des jabots de dentelle ou, plus tard, décoiffés par des « orages désirés » et peints par Girodet, parce que c'est par là que s'interrompaient les instructions des manuels scolaires ?

Mes lectures, à quelques miraculeuses exceptions près, entérinaient le désaccord que j'ai eu, d'emblée, avec les adultes, à ceci près, cependant, qu'elles ne concordaient pas non plus avec leur vision. Elles mettaient l'accent sur des choses dont je n'avais pas la moindre idée mais eux non plus et c'était un secret réconfort que de le constater. Je n'étais pas seul à supposer que la réalité était différente. De graves personnages l'avaient écrit depuis déjà longtemps même si je ne retrouvais rien ou presque de ce qui m'arrivait dans ce qu'ils racontaient.

Les régions rurales de la périphérie souffraient d'une double disgrâce à moins que ce ne soient les deux visages de la même. Outre qu'elles faisaient une vie difficile, chétive à leurs habitants, elles les privaient encore d'une connaissance approchée de leur condition. Le sociologue Norbert Elias, qui s'est intéressé aussi aux arts premiers, avance froidement que, dans les sociétés de type ancien, où l'on est confronté à des forces largement imprévisibles, incontrôlables, la magie et le mythe fournissent un « abri imaginaire qui épargne aux hommes l'impact de la conscience de leur propre existence ». Parvenu à l'âge de la retraite, Elias quitte l'université de Leicester, où il exerçait, pour celle de Legon, au Ghana. C'est là qu'il découvre la statuette africaine et rassemble une collection de deux cent cinquante pièces qu'il exposera en 1970 au Museum Art Gallery de Leicester avec un catalogue de sa main. Mais ses observations sur « l'impact de la conscience » datent de son séjour à Accra, en 1962. Elles m'auraient été d'un grand secours si je les avais trouvées sur les rayonnages de la bibliothèque municipale entre deux in-quarto momifiés. Mais,



les jugeant imparfaites, Elias ne les avait pas livrées à la presse. C'est après son décès qu'on les a retrouvées dans ses papiers et il faudra attendre 2002 pour qu'elles soient éditées aux Pays-Bas puis aussitôt traduites et publiées en français.

Donc, ce qu'on pense, ce qu'on dit peut servir aussi et surtout, parfois, à nier la réalité. Si on l'envisageait pour ce qu'elle est, on n'y résisterait pas. On fondrait en larmes. On abandonnerait. C'est en se la représentant tout autrement qu'on peut composer, agir, continuer.

